

Emmanuel Housset

Université de Caen Normandie

Identité et Subjectivité

Compte-rendu de

Jean-Louis Chrétien, *Fragilité*, Les Editions de Minuit, 2017, 267 p.

Avec *Fragilité*, Jean-Louis Chrétien poursuit inlassablement une double tâche commencée avec *La lueur du secret* (Paris, Edition de L'Herne, 1985), qui est à la fois de transmettre l'infinie richesse de l'Antiquité et de la tradition chrétienne, afin que notre présent ne s'assèche pas dans la conviction d'être la source de tout sens, et d'élucider ce qui est le propre de notre humanité dans son exposition, sa parole et sa réponse. Des lecteurs inattentifs reprochent parfois à Jean-Louis Chrétiens de faire simplement de micro-analyses historico-critiques d'une très grande érudition mais sans proposer une véritable étude conceptuelle. Mais c'est être aveugle à la profonde unité d'une œuvre, qui n'est plus aujourd'hui en gestation, mais dans son plein déploiement, et qui est d'une systématité plus profonde que notoire, car elle s'enracine dans une fidélité au phénomène bien plus radicale que de nombreuses constructions. En montrant dans cet ouvrage que l'on ne se brise que selon soi et que la fragilité est le plus sûr fondement de l'existence humaine, il s'agit pour Jean-Louis Chrétien de ne plus penser métaphysiquement l'homme comme accomplissement d'une essence déjà là afin de décrire un avènement par l'épreuve qui seule enseigne. Cette étude de la fragilité vient poursuivre une réflexion qui a commencé sur le secret que l'on est et s'est poursuivie avec le beau, le corps à corps, l'amour, la parole, la joie, la fatigue, la conscience et la réponse. Cette herméneutique de la finitude qui met en évidence la dimension agonique de l'expérience humaine (nudité, fatigue, tentation, angoisse...) se déploie en un système au sens fort du terme, dans la persévérance d'une question (et non dans la simple exploitation d'un champ historique), même si dans une pensée de la réponse il ne s'agit pas de réaliser un plan tracé à l'avance. Une telle herméneutique ne peut pas s'écrire dans le style de la métaphysique de l'essence, et c'est pourquoi Jean-Louis Chrétien a sa manière unique d'écrire ; une écriture strictement philosophique, sans dérapages, mais dans laquelle la théologie est une source incontournable de réflexion anthropologique et dans laquelle la littérature n'est pas une simple illustration, mais un lieu nécessaire de pensée dans lequel la vérité de l'homme se donne. Jean-Louis Chrétien avance progressivement dans ses analyses de la temporalisation et de la spatialisation humaine (*L'espace intérieur*, Les Editions de Minuit, 2014) afin de décrire d'une façon propre l'individuation humaine, le sens véritablement humain de l'habiter, non comme un séjourner ou un laisser être, mais comme réponse à une blessure, et ce nouvel ouvrage vient montrer que c'est uniquement à travers sa fragilité, et non en dépit d'elle, que l'on répond à la blessure du monde.

La méthode de Jean-Louis Chrétien est rigoureusement phénoménologique, et c'est pourquoi dès le début de son ouvrage il s'attache à distinguer le phénomène de la fragilité de

ce qui pourrait lui sembler proche comme la vulnérabilité. Or il n'est pas possible de dissocier l'étude d'un phénomène de la plongée dans l'épaisseur de la langue et l'essence de la fragilité n'est saisissable qu'à partir de l'histoire du mot. Dans cette herméneutique de la finitude il s'agit de laisser parler les mots pour laisser parler les choses, et il n'est pas indifférent que *fragilitas* soit un mot latin qui n'a pas d'équivalent en grec. Autrement dit, pour accéder à l'essence de la fragilité humaine, il s'agit bien de mettre en œuvre une variation, mais pour les phénomènes proprement humains une variation arbitraire doublée du etc. n'est pas possible, et c'est pourquoi c'est dans la langue que la fragilité se donne à voir. Ainsi dans cette variation langagière il apparaît que l'une des formes de la fragilité est l'angoisse que le sol se dérobe, faisant perdre tout repère et tout avenir. Mais justement le thème augustinien de l'homme plus fragile que le verre ne conduit pas à vivre dans une angoisse perpétuelle, mais est une invitation à changer de vie, à atteindre une force, une dignité, une espérance, qui n'est plus à la merci de cette brisure intérieure. La thèse directrice de l'ouvrage est donc énoncée dès le commencement et Jean-Louis Chrétien va en déployer toutes les figures de manière à mettre en lumière que la conscience de sa fragilité peut devenir un lieu de force. Il y a une force et une dignité qui ne sont pas liées à une affirmation de soi et c'est cette idée qu'il s'agit de transmettre en montrant que la condition humaine peut perdre toute assise ferme, mais que justement la confiance doit apprendre à s'accommoder de cette fêlure. Jean-Louis Chrétien ne cesse de repérer ces exigences inhumaines qui nous font perdre le propre de l'homme : demander à l'autre une confiance absolue, chercher une fermeté sans faille, vouloir une perfection sans reste. L'oubli de la fragilité est, dit-il, le prélude à toutes les catastrophes, et pour prévenir ces catastrophes il n'y a pas d'autre salut que de transformer la faille en une ressource. Par rapport à tous les projets bien abstraits de purification noétique et éthique, la fêlure peut devenir le cheval de la connaissance de soi. Dès lors, voir les ruines, c'est voir sa fragilité, car les ruines nous montrent l'avenir de nos propres édifices. Tout en l'homme n'est que ruines, mais la fragilité peut être rendue plus forte et nous donner des raisons d'espérer au lieu de céder au désespoir.

Reprenant l'un de ses thèmes les plus constants depuis *L'effroi du beau* (Paris, Le Cerf, 1987), Jean-Louis Chrétien décrit cette beauté fragile et fugitive que je garde en moi comme une ressource même quand elle aura disparu et il commente *Les destinées* de Vigny : « Aimez ce que jamais l'on ne verra deux fois ». La beauté est événement et non une propriété fixe et définissable par une loi et l'épreuve du beau est ce qui enseigne une conversion du regard par laquelle on peut découvrir la fragilité même dans ce qui est le plus solide ; elle est en elle-même une réduction théorique et éthique. Jean-Louis chrétien reprend ainsi une exigence fondamentale de la philosophie depuis Hegel qui est de fluidifier la fixité, de surmonter l'oubli du temps, en discernant la fragilité dans tous les domaines, sans mépriser la moindre des conditions de l'homme, car cela reviendrait à mépriser l'homme lui-même. Jean-Louis Chrétien déploie ainsi sa phénoménologie de la promesse commencée avec *La voix nue* (Paris, Editions de Minuit, 1992) et poursuivie dans *Promesses furtives* (Paris, Editions de Minuit, 2004) en montrant que seul l'homme fragile peut tenir et que cette fragilité est bien le sol sur lequel nous pouvons nous tenir debout à travers le monde.

En élucidant ainsi le sens latin de la condition humaine, Jean-Louis Chrétien peut mettre au jour une autre histoire que celle d'un sujet s'assurant progressivement de lui dans

la solitude de son pour soi et du monde par la technique. Il ne s'agit pas en outre de l'une de ces histoires de la philosophie dans laquelle l'auteur se comprend comme l'aboutissement de tout ce qui l'a précédé, puisqu'avec lui le sens de l'histoire est enfin dévoilé. L'humilité guide aussi l'historien de la philosophie, qui tente de réveiller un sens qu'il n'a pas instauré et dont il ne sera jamais propriétaire, et elle lui permet également de dévoiler une histoire discontinue, faite d'oublis et de reprises, et qui est encadrée ici par le Stoïcisme d'un côté et par Kant de l'autre, deux formes de l'oubli de la fragilité, sans être pour autant, bien évidemment, achevée. La vie humaine est sans abri et le péril est le plus grand dans ces pseudo-refuges où l'on s'enferme avec ses failles. C'est notamment avec saint Ambroise que la fragilité prend un sens éthique : il n'est possible de surmonter ce qui dans la fragilité conduit au mal que dans cette fragilité, au-delà de tout projet d'invulnérabilité. On est bien là dans un propos phénoménologique, et non anthropologique, psychologique ou d'histoire des idées, car il s'agit de mettre en évidence qu'on ne peut dévoiler la condition humaine qu'à partir d'elle-même, c'est-à-dire à partir de la fragilité. Elle est le phénomène originaire manqué par bien des métaphysiques de la subjectivité (pas toutes, par exemple Kierkegaard). Ici action et contemplation sont inséparables et les Pères de l'Eglise permettent de saisir qu'il n'est possible d'être délivré de ce que la fragilité a de menaçant que par les œuvres de miséricorde et non par un simple regard théorique sur soi. Autrement dit, la fragilité ne peut pas être surmontée, mais elle peut être transfigurée, et les secours donnés à autrui permettent de se supporter soi-même et ce n'est pas le moindre des apprentissages que d'avoir un bon usage de ses chutes et de ses tentations. Ainsi, cette version chrétienne du *pathei mathos* permet à Jean-Louis Chrétien de mettre en œuvre une phénoménologie radicale dévoilant un retour à soi dans l'acte de cheminer en trébuchant, qui est la seule droiture proprement humaine, car tous les colosses immobiles que nous construisons finissent par s'effondrer. Dans cette patience qui vient de l'espérance, l'homme est le voyageur, le pèlerin, l'exilé, c'est-à-dire celui qui n'est pas dans la quiétude du chez soi et qui ne passe pas son temps à s'y tenir ou à rêver d'y revenir ; il est le cheminot vivant dans une confiance mêlée de crainte et habitant le monde en titubant au lieu d'exister dans la pétrification de l'orgueilleux qui, dans l'ignorance de sa fragilité, est sans monde et porte en trophée le vide de son être.

Il est impossible de résumer toute la richesse des analyses de cet ouvrage, mais qu'on ne s'y trompe pas : dans sa remise en cause radicale de la conception traditionnelle de l'identité humaine, il s'agit d'une œuvre de métaphysique, qui ouvre à une compréhension, à la fois nouvelle et ancienne, de la beauté, de la brièveté et de la dignité de l'exister.